

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

PAR ÉLAINE HÉMOND

En Abitibi-Témiscamingue, les pionniers n'ont pas tous chaussé les bottes des bûcherons et des mineurs. Certains, tout aussi tenaces, se sont plutôt attaqués au développement du savoir et de l'autonomie socioéconomique de la communauté. Vingt-quatre ans après ses premiers pas dans un environnement marqué par les aléas d'une industrie de prédation et la fuite des jeunes en quête de formation, l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue est le fruit des efforts d'autodétermination de toute la région.

Pas plus que la colonisation et l'exploration minière, le développement de l'UQAT ne s'est fait sans peine. Avant qu'elle n'obtienne, en 1983, ses galons d'université à part entière, cinq statuts différents auront, au fil des ans, caractérisé ses structures.

« Dotés de plus ou moins d'autonomie, les SUNOQ (Services universitaires du Nord-Ouest québécois), la DEUOQ (Direction des études universitaires dans l'Ouest québécois), le CEUOQ (Centre d'études universitaires dans l'Ouest québécois), et le CEUAT (Centre d'études universitaires d'Abitibi-Témiscamingue) se succéderont, mettant parfois à rude épreuve la confiance de la région », rappelle le professeur Réal Boucher, l'un des doyens du corps professoral de l'UQAT.



Réal Boucher

sort à peine de ses années pionnières. Malgré de criants besoins de formation, il est trop tôt pour parler d'une véritable université dans cette région à très faible population, disséminée sur un territoire assez vaste pour contenir la Suisse, le Danemark et la Belgique côte à côte.

À cette époque, pour beaucoup de Québécois, ce territoire nordique, mal cerné par les statisticiens et les planificateurs, est encore le Far West... s'il n'est plus le Klondike! En effet, 50 ans après les premières vagues de colonisation, les fluctuations sociales, économiques et démographiques y semblent toujours dictées par le cours des matières premières, les intérêts

des grosses compagnies et les initiatives des fonctionnaires de Québec et d'Ottawa.

La charnière des décennies 60 et 70 y est, de plus, marquée par la décroissance. L'industrie minière est en déclin et, comme ailleurs au Québec, le nombre de fermes dans la région se trouve en chute libre. Seul le sec-

teur forestier semble maintenir ses promesses économiques. Une véritable saignée démographique se produit d'ailleurs entre 1966 et 1971, et l'Abitibi-Témiscamingue perdra en 5 ans plus de 22 000 habitants. L'enracinement régional est encore faible. La plupart des habitants de la région, s'ils ne sont pas eux-mêmes nés hors de la région, sont issus de parents venus d'ailleurs.

UN MODÈLE À DÉFINIR

La région entière compte alors moins de 150 000 habitants. Les normes généralement mises de l'avant pour justifier l'installation d'une université

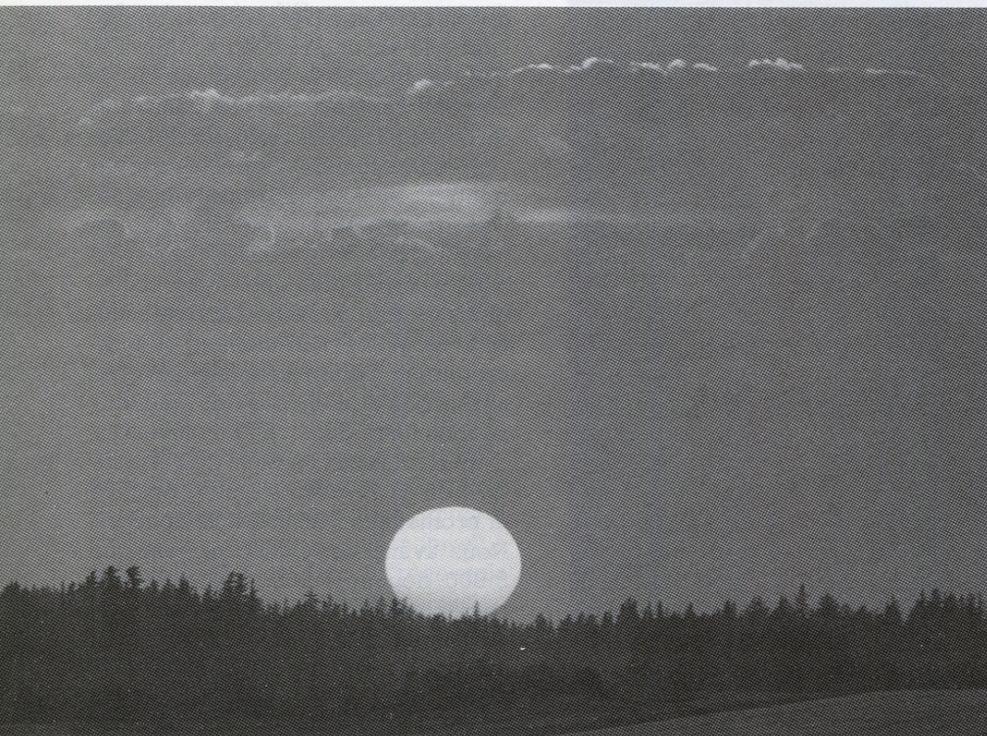


sont de 300 000 personnes... dans une seule agglomération régionale.

Pourtant, les besoins sont là. Tellement là que, chaque année, l'Abitibi-Témiscamingue perd plusieurs centaines de ses jeunes les plus prometteurs au profit des régions dotées d'universités. « Nous le savions déjà : un jeune qui part de l'Abitibi-Témiscamingue pour aller étudier ailleurs ne reviendra pas s'installer dans la région », souligne M. Boucher. Étrangement, la formation universitaire, loin d'être un facteur de développement régional, contribuait au contraire au sous-développement de la région.

En Abitibi-Témiscamingue, le niveau de scolarisation était parmi les plus faibles au Québec. Pas étonnant car jusque-là, dans ces contrées où tout était à faire, on avait « facilement » gagné sa vie davantage avec ses bras qu'avec sa tête. Ainsi, à peine 4 % des jeunes francophones de la région se rendaient à l'université, contre près de 7 % pour l'ensemble du Québec. « Les postes clés, notamment dans le domaine de l'administration, étaient rarement occupés par les gens d'ici. Il y avait une carence énorme de personnes formées, note Réal Boucher. Et, comme le veut sans doute la nature humaine, des décideurs dont les

Trois-Rivières par hasard. Depuis des années, les membres du Groupe de



FRANÇOIS RUPH, UQAT

racines sont ailleurs ont moins tendance à se préoccuper des intérêts à long terme de la région que d'autres qui envisagent vieillir et installer leurs enfants ici... »

Ce contexte, difficilement comparable à celui d'ailleurs au Québec, ne permettait pas de prendre modèle sur les autres établissements de l'Université du Québec. « Surtout que, contrairement à ce qui s'est notamment passé à Rimouski et à Chicoutimi, aucune maison d'enseignement ou groupe d'institutions ne semblait vouloir prendre le leadership de la formation supérieure, se souvient M. Boucher. En fait, les forces d'enseignement, dont les écoles normales et les collèges classiques, étaient réparties à Rouyn et Amos. » Entre ces petites villes, l'esprit de clocher était fort, et il n'y avait pas encore de véritable capitale régionale.

DE L'UQTR, CAMPUS DU N.-O., À L'UQAT

C'est donc l'Université du Québec à Trois-Rivières qui prendra en main le démarrage des SUNOQ. « Gilles Boulet, le recteur de cette université, nous a beaucoup écoutés, raconte Réal Boucher, qui fut embauché à ce moment comme professeur d'histoire. Et tout fut mis en branle très vite. »

Dès septembre 1970, « l'UQTR, campus du Nord-Ouest », comme on l'appelait, recevait des étudiants en sciences de l'éducation, en sciences humaines,

en sciences pures et en sciences de l'administration. Vingt professeurs avaient été engagés et huit professeurs coopérants français se joignaient à l'équipe de démarrage. À l'affût de recyclage et de remises à niveau, un important bassin d'étudiants à temps partiel allait aussitôt caractériser la clientèle des SUNOQ. Sur les 1607 étudiants de la première année, 1403 s'inscrivent à temps partiel.

On s'adapte dès lors à la géographie et 12 localités, de Témiscaming à Chibougamau et de Mont-Laurier à La Sarre, sont le siège de cours universitaires. Les déplacements onéreux en temps et en argent, souvent effectués en hydravion de location, amènent dès lors l'équipe de Trois-Rivières à imaginer la création d'un service audiovisuel de formation à distance. Un rapport de 1971 suggère même que la téléconstituante en projet puisse utiliser le Nord-Ouest québécois comme noyau expérimental.

Mais, dès l'année suivante, les SUNOQ sont détachés de l'UQTR. Les services universitaires régionaux dépendent désormais de la DEUOQ, qui regroupe l'Abitibi-Témiscamingue

DES ANNÉES ET DES PERSONNALITÉS

L'ENSEIGNEMENT UNIVERSITAIRE EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE LES RESPONSABLES DE L'ADMINISTRATION

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES, CAMPUS DU NORD-OUEST

PAUL BEAUBIEN	1970-1971	(ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ)
---------------	-----------	--------------------------

DIRECTION DES ÉTUDES UNIVERSITAIRES DANS L'OUEST QUÉBÉCOIS (DEUOQ) CENTRE D'ÉTUDES UNIVERSITAIRES DANS L'OUEST QUÉBÉCOIS (CEUOQ)

SIÈGE SOCIAL À HULL, SOUS LA DIRECTION DE JEAN R. MESSIER

JEAN-MARC DÉNOMMÉ	1971-1973	(DIRECTEUR DU CENTRE DE ROUYN, DEUOQ)
ROLAND LACHANCE	1973-1974	(DIRECTEUR DU CENTRE DE ROUYN, DEUOQ)
FRANÇOIS RENAULD	1974-1975	(ADJOINT AU DIRECTEUR GÉNÉRAL, DEUOQ)
PIERRE ROBERGE	1975-1976	(ADJOINT AU DIRECTEUR GÉNÉRAL, DEUOQ)
JACQUES ROUX	1976-1980	(ADJOINT AU DIRECTEUR GÉNÉRAL, CEUOQ)

CENTRE D'ÉTUDES UNIVERSITAIRES D'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

RÉMY TRUDEL	1980-1983	(DIRECTEUR GÉNÉRAL)
-------------	-----------	---------------------

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

LES RECTEURS

RÉMY TRUDEL	1983-1988	
ROLAND CLOUTIER	1988-1989	(RECTEUR PAR INTÉRIM)
JULES ARSENAULT	1989-	

et l'Outaouais. « L'autonomie était encore loin, se souvient le professeur Boucher. La constituante bicéphale engendrait chez nous un sentiment de frustration... Surtout que nous percevions dès lors les ambitions de notre partenaire de devenir une constituante à part entière. »

En 1976, une tierce entité prend le relais, et le CEUOQ vient distinguer les deux régions, du moins dans ses lettres patentes. Hull deviendra une constituante à part entière en 1979. « Ce n'est finalement qu'en 1981, après la création du CEUAT, qu'on s'orientera clairement vers le statut de constituante autonome », précise M. Boucher, qui se souvient du regain de confiance de la région. Enfin, c'est l'explosion de joie de toute une communauté lorsque, le 19 octobre 1983, l'UQAT reçoit ses lettres patentes.

NAISSANCE ET CRISE DE CROISSANCE DE L'UQAT

Le mois suivant, le premier recteur de l'UQAT, Rémy Trudel, accueille alors Gilles Boulet, devenu président de l'Université du Québec, qui souligne en ces mots la fierté de la communauté régionale : « Ce soir, dit-il, c'est la fête de l'intelligence... parce que votre pays, ce n'est pas dans les forêts, les mines, la terre qu'il se fera, mais dans l'esprit des gens d'ici. »

Si d'aucuns voient alors l'Université comme un cadeau gouvernemental à une région d'allégeance péquiste, la communauté régionale la perçoit plutôt comme une démonstration de sa capacité à s'autodéterminer. Compte tenu des caractéristiques démographiques et culturelles de la région, l'*intelligentsia* urbaine en prend pour son rhume et les forces vives de la région sont bien décidées à faire de l'UQAT un outil de développement qui déborde l'élite universitaire. Dans un article de *Réseau* (janvier 1984), Jeanne Maheux, membre du comité de planification de l'Université et pionnière de l'UQAT (aujourd'hui directrice des études à la Télé-université), conseille alors aux observateurs de « changer de paire de lunettes » pour comprendre l'évolution inédite de la région.

Déjà beaucoup de chemin a été franchi en 13 ans et plus de 5000

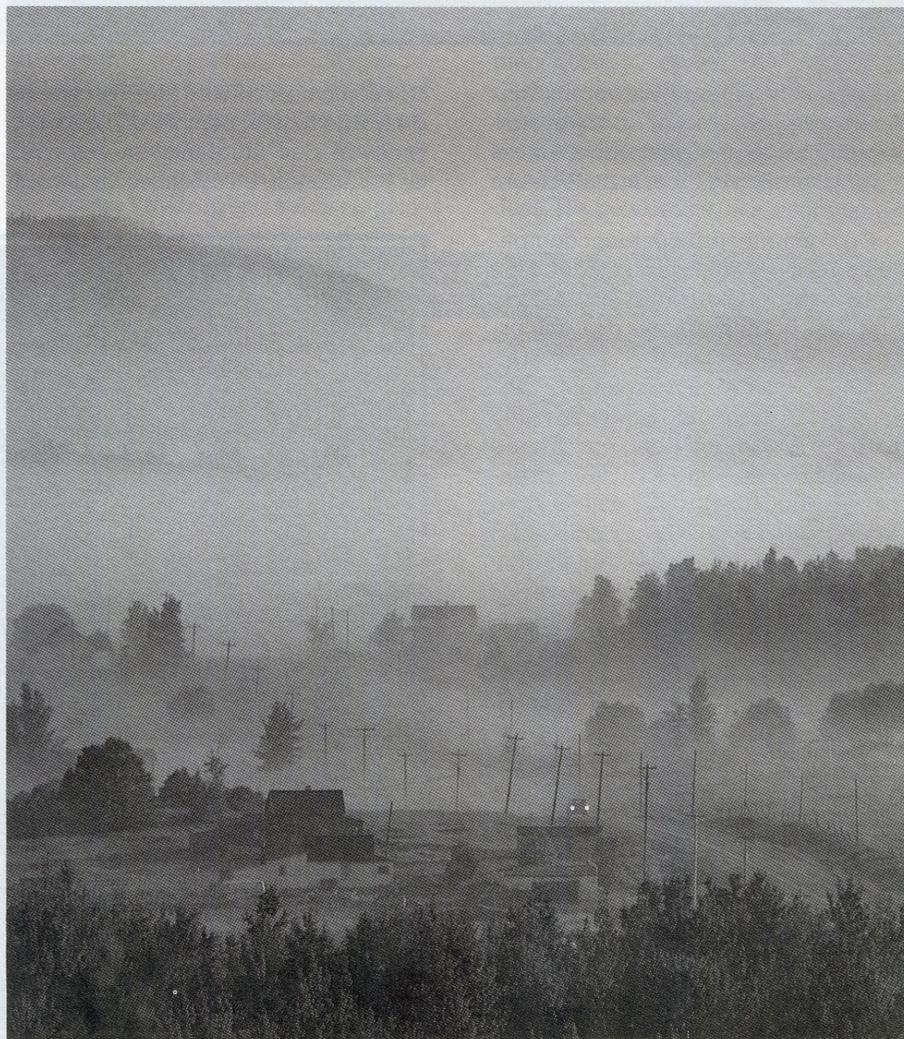
étudiants fréquentent l'Université. La présence de diplômés régionaux aux postes décisionnels a d'ailleurs commencé à modifier le paysage socioéconomique. Pour continuer son œuvre, la jeune université s'appuie d'ores et déjà sur un patrimoine pédagogique de 9 programmes de baccalauréat et de 15 programmes de certificat. Deux maîtrises, en sciences de l'éducation et en gestion des petites et moyennes organisations, sont aussi offertes en collaboration avec l'Université du Québec à Rimouski et l'Université du Québec à Chicoutimi. Cinquante six professeurs sont en poste.

Le dynamisme préside à ce nouveau démarrage et, au fil des ans, les liens continuent de s'étoffer entre la communauté régionale et l'Université. Des collaborations université-industrie s'installent, notamment dans

le domaine minier, et quelques professeurs se distinguent en recherche. L'UQAT cherche à s'ouvrir aux autres universités, surtout à ses consœurs du réseau de l'Université du Québec.

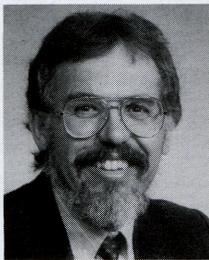
Pendant tout ce temps, les choses bougent en Abitibi-Témiscamingue. Des mouvements de solidarité aboutissent à des coopératives de travail, à des victoires pour garder des écoles ouvertes, à la naissance d'une vie culturelle originale. Directement ou indirectement, l'empreinte des universitaires, des diplômés et des étudiants se manifeste dans ces initiatives.

Et si on faisait un bilan de l'histoire de l'UQAT ? « Globalement positive et prometteuse, estime Réal Boucher. Nous avançons. Quand on voit que 5 000 de nos 7 000 diplômés sont restés dans la région, il y a de quoi se réjouir ! Pour aujourd'hui, bien sûr, mais surtout pour demain ! »



FRANÇOIS RUPH, UQAT

« J'ai des comptes à rendre à la région, confie le recteur Jules Arsenault de l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue. Ici, l'Université est la propriété de la communauté régionale, et si cette appartenance comporte beaucoup d'avantages, car les gens nous appuient fortement, elle entraîne aussi des responsabilités. Ainsi, nous sommes surveillés et rappelés à l'ordre lorsqu'on pense que nous n'allons pas dans la bonne direction. »



Le recteur Jules Arsenault.

ancienne école de Rouyn-Noranda et en voie d'être remplacés par un véritable campus. C'est aussi des centres d'enseignement dans neuf autres localités (Amos, Chibougamau, La Sarre, Lebel-sur-Quévillon, Malartic, Matagami, Barraute-Senneterre, Témiscaming et Ville-Marie). Huit secteurs disciplinaires (éducation, administration, sciences comptables, sciences sociales et sciences de la santé, sciences du comportement humain, arts plastiques, informatique de gestion et

génie unifié) y chapeautent plus de 30 programmes de premier cycle et 2 programmes de deuxième cycle.

En conformité avec les besoins de rattrapage, de mise à jour et de perfectionnement toujours importants dans la région, encore en 1994, l'UQAT compte un très grand nombre d'étudiants à temps partiel, plus des deux tiers des personnes inscrites. De 40 à 45 % de sa clientèle étudie hors campus. « Il ne faut pas oublier qu'en Abitibi-Témiscamingue la population est encore fortement sous-scolarisée, à peine 7 % d'entre elle possédant un niveau d'études universitaires », explique le recteur Arsenault.

L'UQAT, c'est aussi une main tendue vers des communautés et des personnes dont les désirs de formation sont freinés par les distances ou liés à des besoins culturels propres. Ainsi, en 1993, 17 enseignants des villages nordiques de Ivujivik et Povungnituk ont pu accéder à des diplômes de premier cycle en éducation.

L'UQAT est aussi une mine de ressources pour la formation sur mesure qui met notamment à profit l'efficacité des technologies d'enseignement à distance. L'Ordre des ingénieurs du Québec n'a d'ailleurs pas manqué de s'en prévaloir en organisant, de concert avec l'UQAT, des sessions de formation qui ont rejoint simultanément des professionnels de chez Tembec, à Témiscaming, des compagnies Domtar, à Lebel-sur-Quévillon, et Donohue, à Amos.

Quoique fier d'autant de résultats, le recteur Arsenault s'enorgueillit surtout du style et de l'approche de

la formation dispensée à l'UQAT. « À travers toutes nos interventions, notre préoccupation est d'abord de donner des outils aux gens pour qu'ils soient davantage en mesure d'assurer leur autonomie sur les plans social, économique, culturel et politique », assure-t-il.

CONFIANCE, SAVOIR-ÊTRE, ÉQUILIBRE

« Vus du centre du Québec, certains de nos programmes peuvent sembler d'un intérêt mineur », poursuit le recteur, en donnant l'exemple du certificat en animation. « Mais je constatais récemment, lors d'un colloque à Cadillac, que les personnes clés du développement régional et communautaire de l'Abitibi-Témiscamingue sont pratiquement toutes passées par ce programme. » M. Arsenault insiste. Pour lui, développer une communauté, c'est d'abord développer les personnes qui la composent. Former les gens, c'est leur faire prendre conscience de leur potentiel d'être humain. « Une



PHOTOS: UQAT

L'UQAT compte huit secteurs disciplinaires dont, entre autres, les sciences de l'éducation.

fois cette notion-là acquise, le reste, ils peuvent généralement le prendre en charge. »

Donnant beaucoup d'importance au savoir-être et au savoir-faire, le recteur Arsenault admet qu'il peut être plus sécurisant pour une université de se cantonner du côté des savoirs. Il se garde toutefois de voir l'UQAT tomber dans l'autre extrême, celui de programmes uniquement utilitaires. « C'est un nouvel équilibre qu'à cet égard toutes les universités devront chercher! »

Cette philosophie centrée sur le développement de la personne, M. Arsenault souhaite la promouvoir

UN RÉSEAU DANS LE RÉSEAU

En 1994, l'UQAT, c'est près de 3000 étudiants autour de quelque 75 professeurs, et des ressources humaines totalisant 147 personnes. Ce sont des locaux de fortune aménagés dans une

dans tous les programmes de l'UQAT, même les plus classiques comme, pourquoi pas, les sciences comptables. Selon lui, les spécialités scientifiques bougent tellement vite qu'il faut donner aux étudiants des moyens de gérer les changements qui, à coup sûr, surviendront dans leur domaine. « Pour cela, il est important de les amener à bien maîtriser des moyens de communication (langues, maths, informatique, arts...) et une méthode de travail. Trop insister sur la spécialité, c'est prendre le risque que la personne ne se heurte plus tard à une impossibilité de s'adapter à des savoirs ou à des outils différents. »

LE SAVOIR EN ACTION

Depuis quelques années, l'UQAT s'est affirmée du côté de la recherche. « En 1989, c'est délibérément que nous avons choisi de travailler sur des problématiques liées au contexte régional », précise le recteur. Mais, même concrets et appliqués, les projets de recherche menés doivent contribuer non seulement à l'avancement de la science, de la technologie et de l'industrie, mais aussi à la formation de spécialistes régionaux.

L'Unité de recherche et de service en technologie minérale (URSTM) est ainsi prioritaire et devrait, selon M. Arsenault, s'orienter de plus en plus vers l'environnement minier. Ce sont également des préoccupations pour l'environnement et la gestion intégrée des ressources qui motivent les chercheurs de l'Unité de recherche en développement forestier de l'Abitibi-Témiscamingue (URDFAT). Multirégional, ce groupe attire chaque été dans la région des dizaines de personnes de l'Université du Québec à Montréal.

Le recteur Arsenault accorde aussi beaucoup d'importance à la Chaire Desjardins en développement des petites collectivités*. Associant des chercheurs en sciences sociales, en sciences de l'administration et en sciences de l'éducation, l'équipe s'intéresse à de multiples initiatives de prise en main communautaire. Ainsi, la communauté de Preissac souhaite-t-elle réouvrir son école ? Les travaux de recherche alimenteront le projet avec des arguments

scientifiques et on observera son déroulement de façon à rendre, si possible, l'expérience exportable.

Autres forces de recherche arrimées aux préoccupations régionales, mais aussi à des problématiques universelles : l'Unité de recherche interdisciplinaire en intervention clinique (URIIC) et l'Unité de recherche sur les interactions humaines (IRIH). Plus récente, l'Unité de recherche en efficacité cognitive (UREC) permet aux chercheurs de poursuivre des travaux dans le champ de l'actualisation du potentiel intellectuel. Dans ce domaine, un programme d'études inédit au Québec est d'ailleurs offert par l'UQAT à plus de 1000 étudiants de toutes les régions.

SERVICES À LA COLLECTIVITÉ : PAS UN CENTRE D'ACHAT, UNE ÉCOLE

« Ici, la pression est très forte en ce qui concerne les services à la collectivité, souligne M. Arsenault. Nous avons d'ailleurs dû mettre des balises pour éviter de nous disperser et de nuire à la qualité de notre enseignement et de notre recherche. » C'est d'ailleurs dans cette optique que l'équipe de l'UQAT centre désormais ses services à la collectivité sur les interventions susceptibles de développer le potentiel des membres de la communauté. « Par exemple, si nous refusons de faire nous-mêmes l'évaluation d'un événement culturel, comme un salon ou un festival, nous acceptons volontiers d'enseigner aux gens la façon de procéder pour réaliser une telle étude. »

Ce sujet amène M. Arsenault à rappeler à quel point la charge de travail des professeurs de l'UQAT est importante. « Sans doute plus qu'ailleurs, compte tenu qu'un prof est ici obligé de dispenser une gamme de cours plus vaste. À l'UQAT, impossible de bâtir sa carrière sur un cours qu'on répétera d'année en année ! » De plus, l'enseignant doit s'attendre à se rendre donner des cours à Matagami, si ce n'est à Chibougamau ou à Ivujivik. Des heures et des kilomètres en perspectives. Côté recherche, le professeur de l'UQAT vit également une situation inédite ailleurs, car il ne peut compter que sur le soutien de peu d'étudiants de 2^e et 3^e cycles. « Il devra en faire davantage lui-même,

tout comme ses tâches administratives seront aussi plus lourdes », souligne le recteur.

UNE FORCE RÉSEAU À ACCROÎTRE

Pour l'avenir, le développement du « comportement réseau » au sein de l'Université du Québec est l'une des préoccupations du recteur Arsenault. « Le succès des années prochaines découlera de notre capacité et de notre volonté de nous comporter véritablement en réseau. Déjà, quelques exemples de « programmes réseau » fonctionnent bien, souligne-t-il, en mentionnant le doctorat en éducation et la maîtrise en gestion de projet. Mais, ce sont des exceptions, alors que ce devrait être la règle. » S'il admet que l'UQAT, la plus petite constituante, bénéficierait beaucoup de partages accrus, il se dit persuadé que, dans un contexte de rareté des ressources et de recherche de la qualité de l'enseignement, tous auraient à y gagner.

M. Arsenault rêve ainsi d'un programme de génie partagé par toutes les constituantes du réseau de l'Université du Québec. « Sachant que les promesses économiques des régions sont surtout liées à la vitalité du secteur de la transformation, et que ce sont les ingénieurs qui « pensent transformation », nous pourrions créer un programme coopératif de génie (alternance travail-études) avec un tronc commun de deux ans. Des spécialités seraient ensuite dispensées dans les régions en fonction de leurs expertises. Ici, ce pourrait être les mines. À Hull on miserait sur l'informatique, à Rimouski sur l'océanographie, etc. Je suis persuadé que nous arriverions ainsi à changer le visage du Québec. »

En attendant de tels développements, c'est le visage de l'Abitibi-Témiscamingue que l'UQAT est en train de changer. « D'ailleurs, l'Université a un rôle à jouer dans presque chaque volet abordé dans le Plan de développement du Conseil régional de développement de l'Abitibi-Témiscamingue. Chez nous, l'Université, c'est vraiment l'outil de la région. »

*Voir à ce sujet l'article dans la chronique « Vision » de ce même numéro.



Des étudiants sur le terrain.

Y a-t-il beaucoup d'universités au Québec où le recteur et le président du Conseil d'administration font ensemble la tournée annuelle de la clientèle de l'institution pour en prendre le pouls ? C'est pourtant ce que font, depuis quatre ans, Jules Arsenaault et Laurent Levasseur. Ni Témiscaming ni même Chibougamau, pourtant à 500 km de Rouyn-Noranda, ne sont trop loin. Aucun étudiant, aucun entrepreneur ou élu, aucun citoyen n'est inintéressant pour les deux administrateurs, surtout à l'heure de dresser le bilan du plan de développement 1990-1995. Oui, faire en sorte que « l'appropriation de l'Université par la région » ne soit pas qu'une belle image demande des efforts !

Après cinq ans à la présidence du Conseil d'administration de l'UQAT, Laurent Levasseur déplore le fait que plusieurs pensent encore que les principales richesses de l'Abitibi-Témiscamingue soient l'épinette et le contenu du sous-sol. « Mais heureusement, dit-il, la majorité sait désormais que la véritable valeur d'une région se mesure à celle des personnes qui l'habitent. Dans cette optique, ajoute-t-il, l'Université est le lieu de convergence des forces susceptibles d'assurer enfin la réconciliation de nos comportements (encore très individualistes) et de nos aspirations (à une prise en main régionale). »

L'homme d'affaires et directeur général de la Société de dévelop-

pement Harricana ne peut être taxé de rêveur. Laurent Levasseur est au contraire l'homme d'action et de décision que l'on est allé chercher lorsqu'une sévère crise a ébranlé l'UQAT à la fin des années 80. Son arrivée fut le point de départ d'une vaste opération de consultation qui a mené à la définition du plan d'action orienté vers le recentrage de l'UQAT sur les préoccupations régionales. Les 15 pages et les 9 orientations

Laurent Levasseur,
président du CA
de l'UQAT.

stratégiques de ce document ont servi de guide à l'Université au cours des quatre dernières années. M. Levasseur se réjouit des résultats obtenus, non seulement en ce qui concerne le dynamisme et la foi renouvelés des différents acteurs, mais aussi sur le plan financier. « Qui, en effet, aurait pu prédire, il y a cinq ans, que la construction d'un campus de 20 millions de dollars allait être mise en route aussi vite ? »

INNOVER POUR AVANCER

Selon le président du Conseil d'administration de l'UQAT, l'Abitibi-Témiscamingue est une région où règne encore un fort esprit de clocher. « Mais, petit à petit, on voit que l'Université s'impose comme le clocher au-dessus des clochers, comme un lieu propice où élever le débat. » Sans voir les universitaires comme les gourous de la réflexion et du développement régional, il les perçoit comme des partenaires éclairés et éclairants, comme des ressources

précieuses pour la communauté toute entière.

Ainsi, le fléau du décrochage scolaire – présent un peu partout en Abitibi-Témiscamingue – a donné lieu à une large réflexion régionale qui a abouti à un partenariat inédit entre le Cégep de l'Abitibi-Témiscamingue et l'UQAT. « Chevauchements et doubléments dans l'enseignement collégial et universitaire ayant entre autres été identifiés comme causes du désintérêt des jeunes à poursuivre leurs études, un programme postsecondaire intégré a été imaginé. » Ce programme-pilote permettra à un étudiant d'obtenir son baccalauréat dans la cohérence d'un continuum de cinq ans. Pour l'instant, les baccalauréats en enseignement au préscolaire et au primaire, en administration et en travail social sont prévus être donnés à Val-d'Or. « L'idée au centre de ce maillage est de rapprocher l'Université du client et de son univers », explique M. Levasseur, qui voit d'ailleurs dans ce programme-pilote des promesses pour tout le Québec.

Parallèlement à leur préoccupation pour la relève, les promoteurs régionaux misent beaucoup sur l'influence des quelque 5 000 diplômés de l'UQAT qui œuvrent désormais dans la région. « C'est beaucoup grâce à eux que, petit à petit, les choses changent dans notre milieu, que la solidarité et le sentiment d'appartenance s'accroissent. Présents à des postes clés, ces femmes et ces hommes sont le levain de notre développement régional », conclut avec conviction Laurent Levasseur. **R**

